

et terminés par des aiguilles. La grande cour d'entrée est environnée d'une colonnade en marbre et en porphyre. Au milieu de la cour est une fontaine de marbre; les portes en sont de cuivre travaillé. Intérieurement les murs sont peints à fresque; on y voit suspendues des tables dorées où sont des inscriptions arabes. Le dôme est supporté par quatre grands pilastres cannelés et partagés dans leur milieu par une astragale; quatre grands demi-dômes sont liés avec le dôme central, et dans les quatre coins de l'édifice il y a autant de petites coupoles; enfin les fenêtres sont faites de verres colorés en petits compartimens très riches, qui ne laissent pénétrer dans le temple qu'une transparence mystérieuse.

—00000000—

POESIE.

UN SAUVAGE A UN EUROPÉEN.

Homme d'Europe à la peau blanche !
Laisse-moi sous mon toit de branche,
Où j'ai mon hamac qui se penche
Et ma compagne au teint si beau,
A la ceinture de feuillage,
Au frais collier de coquillage ; —
Et, sans moi, rejoins au rivage
Ta case qui marche sur l'eau.

Ton grand monde est dit-on, plus loin que ces savanes ;

Il faut passer ce fleuve, et puis ces longs bois verts,
Et ces mers, et ces monts où rampent nos lianes,
Et d'autres monts, et d'autres mers.

Étranger, laisse-moi ! — Tiens... j'aime mieux te rendre

Tes présents, tes couteaux d'acier fins et coupans,
Tes sonnettes au chant si clair qu'il semble entendre.
Les écailles de nos serpens.

Comme des nids d'oiseaux, tous nos abris sont frêles : —

On dit les tiens brillans, avec des murs épais ;
Mais je sais qu'au dessus de ces cases si belles
Tu vois s'élever des palais.

Nous recouvrons nos toits de joncs qu'on entrelace
De paille de maïs, de simples mangliers ;
Mais ils sont tous égaux, et rien ne les dépasse
Que les branches de nos palmiers.

Tes sièges sont, dis-tu, des chaises veloutées ;
Moi, j'aime mieux, avec mes haches ou mes dards,
Conquérir, pour m'asseoir, quelques peaux tachetées
De tigres ou de jaguars.

Tu parles de miroirs qui doublent le visage ;
Mon miroir, c'est le fleuve ! il est grand, sans apprêts,
Sans entourage d'or ; son cadre est un rivage,
De montagnes et de forêts.

Tu dis qu'une pendule, où l'aiguille s'avance
Marque, instant par instant, chaque jour qui s'enfuit ;

Ici, nous mesurons largement l'existence
Parle matin et par la nuit.)

Tout ce luxe chétif de ta riche demeure,
Je te méprise, moi ! — Vois-tu, dans ce ciel bleu,
Notre pendule à nous, ce beau soleil où l'heure
Se lit sur un cadran de feu !

Dans un caveau massif, une tombe superbe,
Sous des pierres on dit que vous scellez vos morts ;
Nos pères sont ici couchés sous un peu d'herbe ;
Nul marbre ne pèse à leur corps ;

Sur leurs simples gazons un palmier qui s'élève
Comme un beau monument, se dresse au-dessus
d'eux,
Fait vivre leur poussière, et la prend dans sa sève,
Et la fait monter vers les cieux.

Tes dieux restent cachés ; — mais ceux de nos savans
Sont les astres d'en haut, c'est le soleil qui luit.
Tous les soirs je lui dis : « Viens mûrir nos bananes,
« Au goyavier suspendis son fruit.

« Réchauffe tout mon corps par ta vive lumière,
« Jaunis les verts maïs que nous te confions ! » —
Et chaque jour il vient répondre à ma prière
Avec sa flamme et ses rayons.

Nous adorons la lune et l'étoile brillante,
Nous n'avons que des dieux de lumière et de feu,
Nous leur parlons aux bois, près de l'oiseau qui
chante,
Et sous les orangers ombreux ; —

Mais on dit que tes blancs ont des temples de
pierre
Rétrécis et mesquins, faits d'un travail mortel,
Et sous des murs voûtés enferment leur prière,
Qui ne peut plus voler au ciel ?

Homme d'Europe à la peau blanche !
Laisse-moi sous mon toit de branche
Où j'ai mon hamac qui se penche
Et ma compagne au teint si beau,
A la ceinture de feuillage,
Au frais collier de coquillage ; —
Et, sans moi, rejoins au rivage
Ta case qui marche sur l'eau.

Madame ANAIS SÉGALAS.